

Report of the Annual Meeting Rapports annuels de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Les Ursulines de Québec

Adrien Pouliot, S.J.

Volume 31, numéro 1, 1952

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300334ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300334ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, A. (1952). Les Ursulines de Québec. *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, 31(1), 66–70.
<https://doi.org/10.7202/300334ar>

All rights reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1952

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LES URSULINES DE QUÉBEC

par ADRIEN POULIOT, S.J.

Le Collège des Jésuites de Québec

DOMINICAINS ET FRANCISCAINS tirent leur nom de leur fondateur: saint Dominique, saint François d'Assise. Il n'en est pas ainsi des Ursulines. L'institut fut créé à Brescia en 1535, par une Italienne de soixante ans: Angèle Mérici. Son groupe de vingt-cinq disciples, dames et jeunes filles, désireuses de vivre dans le monde une vie chrétienne parfaite, Angèle l'avait mis sous le patronage de l'illustre vierge sainte Ursule, fille de Dionnoc, roi de Cornouailles, qui, promise en mariage au prince Conan d'Armorique, tomba aux mains des Huns avec toutes ses compagnes et subit le martyre, plutôt que d'apostasier.

Les dames et demoiselles de la Compagnie de Sainte-Ursule avaient pour but l'enseignement: "Ce sont les mères, disait Angèle, qui font les familles; et s'il y a tant de mères si peu chrétiennes, c'est que l'éducation des filles est négligée." L'évêque de Milan, Charles Boromé, les appela de Brescia pour seconder ses Dames de la Doctrine chrétienne et les constitua en communauté. De Milan, les Ursulines passèrent en France. Vers 1600, elles sont à Toulouse, à Bordeaux, à Dijon, puis à Paris. La capitale frémissait — c'est le Grand Siècle — d'une ardeur spirituelle intense. Sous la direction de madame de Sainte-Beuve, la petite congrégation à voeux simples y devient, en 1612, un ordre religieux — l'Ordre de Sainte-Ursule — avec voeux solennels et clôture monastique. Chose surprenante: alors que sur les disciples de sainte Angèle se dressent des grilles, des centaines de brillantes jeunes filles accourent s'y enfermer pour recevoir l'éducation de ces excellentes Mères.

Angèle Mérici avait créé la religieuse enseignante; madame de Sainte-Beuve l'avait cloîtrée; les Ursulines cloîtrées de France vont produire à leur tour une nouveauté: la religieuse missionnaire.

Dans sa *Relation* de 1635, annonçant avec enthousiasme les progrès de la Nouvelle France, le P. Paul LeJeune écrivait:

" . . . Ce qui m'étonne, c'est qu'un grand nombre de filles Religieuses veulent être de la partie, pour venir secourir les pauvres filles et les pauvres femmes des Sauvages . . . Hélas, mon Dieu! si les excès, si les superfluités de quelques dames de France s'employaient à cet oeuvre si saint, . . . que de grandes bénédictions feraient-elles fondre sur leur famille! . . . Que de gloire en la face des Anges, d'avoir recueilli le Sang du Fils de Dieu pour l'appliquer à ces pauvres infidèles! . . . Voilà des vierges tendres et délicates, toutes prêtes à jeter leur vie au hasard sur les ondes de l'Océan, à venir chercher de petites âmes dans les rigueurs d'un air bien plus froid que l'air de la France, à subir des travaux qui étonnent des hommes mêmes, et on ne trouverait point quelque brave Dame qui donne un passeport à ces amazones du grand

¹Dom Albert Jamet, "Le rayonnement de sainte Angèle Mérici" dans *Le Canada Français*, vol. 23 (1935-1936): 535.

Dieu, leur dotant une maison, pour louer et servir sa divine Majesté en cet autre monde? Je ne saurais me persuader que Notre Seigneur n'en dispose quelqu'une pour ce sujet."²

Notre Seigneur, seul inspirateur possible de projets vraiment surnaturels, en disposait en effet pour ce sujet. Je laisse de côté la duchesse d'Aiguillon, dont le zèle fonda l'Hôtel-Dieu de Québec; je m'en tiens aux deux pierres angulaires de ce couvent des Ursulines: la fondatrice laïque, madame de la Peltrie; la fondatrice religieuse. Marie de l'Incarnation.

La première, Marie-Madeleine de Chauvigny, est veuve du sieur de la Peltrie depuis dix ans et elle en a trente-deux. Lectrice de la Relation de 1635, ayant à sa disposition de grands biens, elle voudrait passer en Nouvelle France, les dépenser et se dépenser pour l'instruction des petites filles sauvages. Mais son vieux père, que préoccupe surtout l'avenir terrestre de la jeune femme, exige qu'elle se remarie. Madame de la Peltrie est une fine mouche. Elle a entendu parler d'un très honnête gentilhomme, Jean de Bernières-Louvigny, trésorier de France à Caen. Cet homme, à la fois pieux et habile, ne pourrait-il pas l'aider? Simulant des desseins nuptiaux qui donneront le change au père, les deux saints complices — qui ont pesé le pour et le contre de leur aventure — s'entendent pour faire aboutir financièrement et spirituellement la fondation canadienne projetée. Ensemble ils prennent conseil à Paris de l'abbé Vincent de Paul, de l'oratorien de Condren, du jésuite Poncet de la Rivière; ensemble ils gagnent Tours, dans le dessein de proposer aux Ursulines de cette ville le grand risque d'un couvent à Québec.

Ce qui les amenait à Tours, à la suggestion du P. Poncet, c'était la présence là d'une autre aspirante aux missions du Canada, une religieuse de quarante ans, Marie Guyart, dite Marie de l'Incarnation. Elle aussi avait été épouse et mère. Si, veuve à vingt ans, Marie Guyart avait refusé tous les partis, si, onze ans plus tard, abandonnant à la Providence son fils Claude, elle s'était faite ursuline à Tours, sa ville natale, c'est que, petite écolière de sept ans, Notre Seigneur lui avait demandé, une nuit en songe: "Voulez-vous être à moi?" Elle avait répondu: "Oui." Pour l'exécution, elle avait attendu les indications divines. Le 24 mars 1620, quelques mois après la mort de son mari, Claude Martin, Notre Seigneur, dans une vision mystérieuse en pleine rue, l'avait plongée dans son Sang, purifiée de tout péché, 'convertie', tournée indéfectiblement vers l'amour exclusif du Verbe incarné.

En dehors du surnaturel,—c'est-à-dire de l'action proprement divine dans l'intime de l'âme, — la vie de Marie de l'Incarnation ne s'explique pas, ni sa vocation missionnaire en terre canadienne. L'histoire doit tenir compte de ces touches divines. S'il appartient à l'Eglise d'en juger en dernier ressort, c'est à l'historien de fournir les garanties préliminaires de crédibilité.

L'illustre bénédictin franco-canadien dom Albert Jamet avait commencé de publier une édition critique annotée des *Ecrits Spirituels et historiques de Marie de l'Incarnation*. Quatre gros volumes ont paru; il y aurait matière pour quatre autres, et même pour six, puisque dom Jamet projetait de terminer son oeuvre par une *Vie*. Or la cor-

²*Relations des Jésuites*, édition Côté (Québec 1858), 1635, 2-3.

respondance authentique de Marie de l'Incarnation avec son directeur, confirmée par des écrits postérieurs et vérifiée par les faits, révèle à plusieurs reprises que le Seigneur lui-même lui avait montré le silencieux et neigeux Canada et l'avait exhortée à y aller fonder "une maison à Jésus et à Marie". Son directeur, un moine feuillant, et d'autres conseillers spirituels mirent long temps à étudier cette vocation nouvelle et extraordinaire. La preuve faite qu'elle provenait du bon esprit, ils l'approuvèrent.

C'est Marie de l'Incarnation, choisie et préparée par Dieu pour la mission du Canada, que venaient chercher à Tours, en février 1639, Jean de Bernières et madame de la Peltrie. A Tours, devant l'évidence de l'appel divin, il fallut céder et l'on donna pour compagne à l'élue une toute jeune religieuse de vingt-deux ans, Mère Saint-Joseph. Une troisième recrue fut obtenue du monastère de Dieppe: Mère Cécile de la Croix.

Le départ se fit de Dieppe, le 4 mai 1639. Les bagages, meubles et provisions des Ursulines furent chargés sur un petit navire affrété par madame de la Peltrie. Pour plus de commodité, on fit monter sur le vaisseau-amiral, le *Saint-Joseph*, le groupe des missionnaires: le P. Barthélemy Vimont accompagné d'un frère, trois Hospitalières et leur domestique, madame de la Peltrie, sa servante et les trois Ursulines. En cours de route, le *Saint-Joseph* faillit s'écraser sur un iceberg. Après une escale à Tadoussac et une nuit passée à la pointe ouest de l'île d'Orléans, où le gouverneur les envoya chercher, les pionnières de l'apostolat missionnaire féminin, ces "amazones du Grand Dieu", comme les avait appelées le P. LeJeune, débarquèrent à Québec, le 1er août.

"A partir de ce moment, écrit dom Jamet, dans son Introduction générale, la vie de Marie de l'Incarnation ne peut plus se résumer. Elle se confond avec l'histoire générale de la colonie . . . Malgré la rigueur de sa clôture, qui semblait devoir la retrancher à jamais du monde, Marie, par son esprit de décision, son caractère élevé et généreux, sa vertu sans défaillance, s'impose dès l'abord à tous ceux qui l'approchent. Et tous viennent à elle. Gouverneurs, missionnaires, soldats, coureurs des bois, hommes d'affaires et trafiquants de pelleteries, Français ou Sauvages, personne ne se dérobe à son prestige. Sa charité est inépuisable pour tous. Dans les circonstances critiques, elle est le conseil écouté, un rempart contre le découragement. A aucun moment elle ne désespère . . . Son regard fait confiance à l'avenir . . . Ses vues larges . . . témoignent d'un optimisme intelligent et inébranlable. . . Tous les traits qui ont marqué la période tourangelles de son existence: ses austérités, son sacrifice, son ascension mystique, son don sublime d'oraison, tout aboutit, s'ordonne et s'unifie dans sa physionomie d'apôtre, tout converge à sa vocation de mère spirituelle d'un nouveau pays. C'est à Québec qu'elle donne, en pleine possession de sa grâce, toute sa mesure naturelle et surnaturelle."²

²*Marie de l'Incarnation: Ecrits spirituels et historiques . . . réédités par dom Albert Jamet . . .* (4 vol, Québec-Paris 1929-39) I, 35-37.

Marie de l'Incarnation mourut le 30 avril 1672, six mois après Madame de la Peltrie. Sa cause de béatification a été portée en cour de Rome, qui a prononcé, en 1911, l'héroïcité de ses vertus. Dieu veuille, par des miracles, contresigner notre conviction qu'elle est une sainte.

LA VISITE DU MONASTÈRE

I. Des édifices anciens.—Le premier monastère, occupé en 1642, brûla entièrement le 30 décembre 1650. Il n'en reste rien, pas même les murs. Du second, bâti en 1651-1652 sous la direction de Marie de l'Incarnation, incendié de nouveau le 20 octobre 1686, il reste les murs, qui purent servir à la reconstruction de 1687. Quelques mois avant le second incendie, on avait commencé, en équerre, un nouvel édifice, qu'on termina en même temps qu'on reconstruisait l'autre. Ces deux édifices, les plus anciens du monastère, en partie contemporains des pionnières, sont les plus intéressants à visiter. D'abord leur architecture est caractéristique: toits pointus coiffés de clochetons et de lucarnes, murs épais percés de fenêtres distantes, plafonds voûtés, escaliers tourmentés aux pièces réunies par des chevilles de bois, longs couloirs aux planchers craquants, vastes salles ornées de portraits anciens et munies d'âtres spacieux aujourd'hui éteints. Puis ils sont remplis de souvenirs charmants ou émouvants.

II. Des souvenirs.—A l'entrée de la première petite chapelle, sur l'emplacement de celle de 1642, d'après les Annales, et qui reste un oratoire, l'on a conservé les vieilles dalles cahotantes de pierre. Les saints Martyrs du Canada, Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Isaac Jogues, entre autres, sont passés là pour aller célébrer les saints Mystères ou monter visiter au parloir la vénérable fondatrice. Dans la Salle de communauté, Mère Saint-Joseph, l'archiviste actuelle (nièce de l'historien sir Thomas Chapais), a réuni les reliques les plus intéressantes pour nous: la huche à pain de Marie de l'Incarnation, les argenteries de madame de la Peltrie, des ouvrages en écorce ou à l'aiguille fabriqués par les premières Ursulines, des boulets tombés sur le monastère en 1690 ou en 1759, lancés par Phipps ou Wolfe, le crâne du marquis de Montcalm. Au rez-de-chaussée, sont les appartements occupés avec une galante délicatesse — autant que faire se pouvait — par Murray et son état-major.

III. Le spacieux jardin potager et la cour de récréation des élèves, pourvue de tennis, de kiosques et de préaux, nous révèlent la vie paisible qu'on mène chez les Ursulines, même au coeur urbain du vieux Québec.

IV. L'église. Elle est double. Voici d'abord le chœur des religieuses: à l'heure de la messe ou de l'office, elles sont une centaine à occuper les stalles disposées le long des murs latéraux. Les bancs et agenouilloirs du centre, tournés vers le sanctuaire, que ferme une haute et large grille, sont réservés à leurs six cents élèves. Par la gauche, passons à l'église des fidèles, en équerre avec le chœur des religieuses. Même sanctuaire, même autel, mais vus de face. L'autel, avec son rétable et son tabernacle, date de 1732. L'auteur, Noël Levasseur, mit quatre ans à le sculpter. En 1901, lors de la démolition de l'église de 1715, on le conserva précieusement pour la nouvelle. Dans cette église, il y a une belle galerie de peintures, acquises vers 1820 par un aumônier, l'abbé Louis-Philippe Desjardins. Beaucoup de marbres funéraires aussi: entre autres ceux du marquis de Montcalm, l'un

placé en 1831 par Lord Aylmer, l'autre — une inscription de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — installé lors du centenaire de la mort de Montcalm, par les soins de Gabriel-Edouard Faribault. Décédé le 14 septembre 1759, le défenseur de Québec fut enterré dans l'église des Ursulines et l'on profita d'un trou de boulet dans le plancher pour y creuser la fosse.

V. Entre les deux églises — celle des religieuses et celle des fidèles — un sarcophage en acajou contient les restes de madame de la Peltrie, de Marie de l'Incarnation et de l'une de leurs compagnes, Mère Saint-Joseph.